



ÉRIC TRUFFERT

Les Trompettes de la mort

Éric Truffert

Les Trompettes de la mort

© Éric Truffert, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6631-1

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire de Nicole L.

*Adieu, grandes guerres, qui faites de l'ambition une vertu : oh ! adieu
pour toujours ! Adieu, le coursier hennissant, et la trompette éclatante...*

William SHAKESPEARE

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige.

Charles BAUDELAIRE

Chapitre 1

DES OISEAUX NOIRS

Un volet claquait. Une tête de femme apparaissait à la fenêtre, se penchait par-dessus la rambarde, criait : « j'y vais », et se retirait en fermant violemment les battants. Un long hurlement montait de la vallée, s'amplifiait jusqu'à la stridence et s'arrêtait. La petite bonne sortait de la maison de madame Vaudry et se hâtait vers la boulangerie illuminée ; elle portait une cape de drap noir à bonnet pointu et des bottines de caoutchouc. Mesdames Gréhard et Lesieur quittaient la chapelle Saint-Barthélemy en remettant leurs gants et traversaient l'étroite cour gravillonnée ; elles étaient épaisses, tassées et sombres, madame Gréhard coiffée d'une calotte en tricot, madame Lesieur d'une toque de velours noir ; l'une parlait, l'autre hochait la tête ; elles poussèrent la grille qui grinçait.

« Les grenouilles de bénitier », ricana Besnard au bar du *Café du Ballon*, de l'autre côté de la place. Il y avait aussi l'éleveur Masselin et deux maçons sans travail, Mouchel et Drouet. Ils tournaient le dos à Jean Valognes, le patron, qui lavait de la vaisselle, manches retroussées. Tous regardaient l'étroite place goudronnée limitée par une balustrade au-dessus de la vallée. De l'autre côté, un grand bois jaunissant montait jusqu'à un ciel terne, presque blanc. Le même hurlement se fit entendre, exactement le même. Dans son garage, Marcel Texier coupa les gaz du moteur de l'Ariane qu'il écoutait depuis le matin, fit tomber le capot et entra dans sa guérite en s'essuyant les mains. Au sommet de la colline, par-dessus une dentelure de sapins, apparaissait un voile sombre qui s'étirait sur la crête, se ramassait en une large ondulation puis s'élevait comme une flamme. Mesdames Gréhard et Lesieur, arrêtées au bord du caniveau, bavardaient encore, hochant la tête chacune à son tour ; les hurlements de la vallée se succédaient, toujours les mêmes. « Elles en ont, à se dire, les bigotes », reprit Besnard. Marcel Texier, en blouse grise, croisa la bonne de madame Vaudry revenant de la boulangerie ; elle serrait un gros pain entre les manches de la blouse rose qui sortaient par les fentes de sa cape ; elle dit : « bonjour monsieur ! » et le garagiste lui rendit son salut. Le voile noir planait, s'épaississait puis s'effiloçait.

« Elle ne doit pas s'amuser tous les jours, la petite Yvette, chez cette vieille peau, dit le maçon Mouchel.

— J'ai bien connu son mari », prévint quelqu'un qui se tenait assis à la seule table occupée, derrière l'exemplaire du jour du *Réveil*. Jean Valognes fit : « bon ! bon ! » en commençant à essuyer les verres. Lorsque le garagiste ouvrit la porte du café, le hurlement y entra avec plus de force. « Ça n'arrête pas, chez Maresquier, dit Masselin.

— Il paraît qu'ils ont cinq cents grumes à débiter.

— Le grand châssis marche encore. Depuis le temps...

— J'en sais quelque chose », reprit l'éleveur qui était allé chercher des troncs avec un couple de percherons dans des endroits que les tracteurs ne pouvaient pas atteindre. « Alors, elle tourne toujours, l'Ariane de maître Salmon ? demanda le patron.

— Quand même, ça suce, ces V8, répondit le garagiste qui avait commandé un blanc.

— On dira ce qu'on voudra, mais on n'est pas près de s'en passer, de nos chevaux ! » Non seulement les tracteurs ne pouvaient pas aller partout, mais ils écrasaient tout sur leur passage et creusaient des ornières où l'eau stagnait : ça pourrissait le sous-bois et finirait pas avoir des effets sur l'enracinement. Le garagiste, tourné vers le patron, expliquait que l'avenir des gros V8 dépendait du canal de Suez et, derrière le journal, une voix opina que Maresquier, c'était quelqu'un. « Il a su y faire », dit Besnard en tournant sa main tendue à l'horizontale, paume en l'air, paume en bas, pour suggérer, sans provoquer la voix derrière le journal, que l'homme en question était réversible. « En tout cas, la scierie, ça marche... et il n'y a pas tant de choses que ça qui marchent, par ici », ajouta la voix alors que le hurlement reprenait. Les deux maçons se regardaient en hochant la tête puis se retournaient d'un même mouvement vers le bar : ils voulaient un autre bock. L'éleveur Masselin dit : « bon Dieu ! » alors que le jour s'obscurcissait brusquement : la nuée d'étourneaux tombait sur les tilleuls de la place en criant. « Quelle saleté ! » Les buveurs sortirent : on ne s'entendait plus et la fiente constellait déjà les deux bancs en ciment offerts par l'Automobile Club de l'Ouest. Ils sautèrent en remuant les bras, agitant leur casquette,

puis Jean Valognes arriva avec un balai, frappa le branchage : quelques oiseaux se détachaient de l'arbre, voletaient alentour et revenaient s'y poser. Les buveurs rentrèrent : quelle saleté ! « Ils finiront par partir, dit la voix derrière le journal. Les fridolins sont bien partis...

— C'est vrai, dit Jean Valognes, on a les pétards ! » Au dernier Quatorze-juillet, on avait fait une de ces fêtes : vingt ans de liberté, quand même ! Le patron du *Café du Ballon* alla chercher les gros pétards qui lui restaient ; ses clients le regardèrent en caler un entre des pierres, au milieu du triangle formé par ces tilleuls dont on disait qu'ils avaient été plantés à la Révolution : des arbres de trois cents ans, à peu près... « Ce n'est quand même pas un perchoir à saleté... je vais leur apprendre, moi, à respecter ça ! » dit-il en allumant la mèche. L'explosion fit jaillir une éruption d'oiseaux noirs, lancés vers le ciel comme une volée de flèches. Leurs cris emportèrent la protestation de madame Gréhard ; dans le silence qui suivit, on entendit encore la scierie, puis, de l'autre côté de la vallée, des aboiements, des cris, une sonnerie de trompette : « ça se termine, c'est le ralliement.

— Sacré Cadot ! » Ils rentrèrent en rigolant de la frayeur de la vieille bigote : elle n'avait plus l'habitude des sensations fortes... « Gréhard en donne ailleurs !

— Cadot va bientôt sonner la soupe. On a juste le temps d'une dernière tournée. » La battue de monsieur Mauger se terminait. Depuis que la saison de chasse avait commencé, les sangliers descendaient jusqu'aux jardins, il fallait en finir. « Et c'est aussi la dernière réunion à l'hippodrome de Bagnoles, avec le banquet sous la tente : ils n'ont pas trop mauvais temps, pour une fois.

— C'est pour ça que c'est calme, ici, ce matin. » La dernière tournée permit de tirer le bilan de la saison des courses : on commençait à revoir de bons trotteurs, trois futurs cracks étaient sortis du lot. Il fallait bien vingt ans pour reconstituer un cheptel, après ce que les Allemands nous avaient pris. « Tu n'y es pas, toi ? » demanda Besnard à l'éleveur Masselin. Il n'irait que l'après-midi, pour les choses sérieuses : les courses du matin, c'est plutôt de l'entraînement. La petite cloche de la chapelle sonna midi. Besnard, Masselin et Texier partirent ensemble : ils avaient des bourgeoises à la maison. Traversant la place, ils entendirent

un coup de fusil.

« Tiens... » fit Besnard. Au-dessus d'eux, le vol d'oiseaux noirs se reformait.

Midi passé, madame Gréhard longeait la balustrade. De ce côté-là, le faubourg de La Motte surplombait directement la nationale en une falaise crayeuse au pied creusé de champignonnières et d'entrepôts ; la circulation était calme, peu de camions le samedi matin. Au bout du trottoir, en arrivant sur les clôtures des premiers jardins, elle s'engageait dans l'étroite voie empierrée qui conduisait à la Villa-Maresquier par la crête d'une sorte d'éperon calcaire. De l'autre côté, où La Motte s'abaissait jusqu'au niveau de la ville, se tenaient des maisons de rentiers aux façades crépies ornées de linteaux de briques, entre des haies bien taillées. Madame Gréhard habitait la dernière, juste avant le mur du parc qui cachait la villa. Le chemin lui-même était connu sous le nom de Rampe- Maresquier ; cette partie de La Motte, s'avancant au-dessus des Près-Baignants, dominait les scieries, leurs tas de grumes, leurs hangars, leur parking à remorques, le long de la nationale. La Villa-Maresquier, au fond de son parc, n'était visible qu'en prenant du recul dans la vallée ; on pouvait alors découvrir une bâtisse hétéroclite, dont le corps de bâtiment à colombages attestait l'ancienneté et dont les agrandissements retraçaient la fortune de ses habitants : d'un côté une aile en brique à toit d'ardoise, avec d'étroites fenêtres et de hautes cheminées ; de l'autre, une construction en pierre de Caen, de style prétendument italien, évoquant une orangerie par ses grandes portes-fenêtres en plein-cintre et son toit-terrasse à rambarde ouvragée élevé comme un observatoire de la vallée et des bois qui couvraient l'autre rive.

Faubourg d'Artigny-sous-Andaines, La Motte en était l'origine : ancienne fortification contrôlant les passages par la vallée, les restes de remparts qui entaillaient le coteau incliné vers la grande plaine rappelaient qu'elle avait apporté sa protection au bourg qui se développait de ce côté-là, tourné vers le bocage et ses pâtures. Aussi les habitants de La Motte se rendant au centre par la rue Rouget-de-Lisle disaient-ils qu'ils descendaient en ville. De part et d'autre de cette voie,

qui avait pris le nom du ballon arrivé là après être passé par-dessus les Prussiens assiégeant Paris, des maisons de médiocre apparence en bordure de maraîchages. Au-delà du centre matérialisé par l'église de la Sainte-Trinité, la place du Général-Leclerc et un quadrillage de ruelles étroites, on sortait de la ville par l'avenue des Canadiens dédiée aux libérateurs de quarante-quatre, bordée de façades prestigieuses : banques, maisons de commerce et grands magasins. Les anciens pavillons ouvriers, jardinets et terrains vagues qui prolongeaient la ville jusqu'à la route de Flers, étaient devenus le quartier du Val-Fimbrune depuis que s'y élevaient des immeubles d'habitat collectif ainsi que le nouveau lycée. Le bourg s'étirait donc de ce côté-là entre la friche industrielle au nord, où deux tours nommées ZUP du Bas-du-Maure voisinaient avec des cheminées de briques, et le coteau sud où s'étagaient les demeures prétentieuses des anciens fabricants avec leur semblant de parc, leur façade en pierre de taille, leur perron couvert d'une marquise et leur toit d'ardoise mansardé, parfois décrépites.

Négligée par le chemin-de-fer, Artigny avait encore été oubliée par les bombardiers alliés, si bien que la ville pouvait toujours s'enorgueillir d'une majestueuse mairie, dont la façade classique posée sur des gradins et entourée de pilastres cannelés était surmontée d'un fronton avec une allégorie de la République Victorieuse, ainsi que d'un ancien séminaire de Jésuites devenu caserne de gendarmerie après avoir abrité un détachement de sapeurs allemands pendant l'Occupation. Des rues serrées par des façades de pierres grises, toujours sombres, toujours froides, où s'ouvraient des cours pavées encore plus sombres, encore plus froides, formaient la vieille ville. Toute la vitalité en était contenue dans des boutiques plantureuses : charcuteries gavées de terrines, d'andouilles et de boudins, boulangeries généreuses en miches et brioches, boucheries envahies de rôtis roses alignés sous des guirlandes de gigots. Parfois y claquait le pas de quelque bonne de maison sautant de l'une à l'autre en serrant un châle sur sa poitrine. Des chats en boule frissonnaient sur les seuils.

La présence d'une caserne de gendarmerie à Artigny était l'effet d'une succession d'accidents. À la fin des années vingt, la suppression de l'arrondissement de Domfront avait suscité un certain émoi dans une population capable de se passer d'un sous-préfet et même d'un